

14. Au pied levé

Le premier soir, c'était un lion. C'est du moins comme cela qu'il m'apparut, je n'ai pas peur de le dire.

Je le transportais du siège de son parti jusqu'au Zénith où il célébrait sa victoire. Je le voyais par intermittence dans le rétroviseur, auréolé par la lumière des phares des voitures suiveuses. Et tel que sur son char victorieux, dans Rome, entre notre César !

Je ne l'ai jamais dit à personne : j'ai été le chauffeur du Président, le temps que mon cousin, qui occupait le poste, ait solutionné des problèmes personnels qu'il n'avait aucun intérêt à rendre public.

– Il va bien s'apercevoir que je ne suis pas toi !

– Tu parles ! Il ne m'a jamais regardé ! Avec la casquette sur la tête ma petite sœur ferait l'affaire mais elle n'a pas le permis !

Et surtout la casquette est trop grande !

C'est ainsi que je devins le chauffeur du Président le soir même de sa victoire et que, comme tous les autres ballots, je tombai sous le charme. C'est facile d'en pouffer maintenant mais n'oubliez pas que ce que je faisais pouvait me coûter des mois de taule. Alors le stress, la foule, l'événement...

Je le conduisais en compagnie de son conseiller, alors qu'il se disposait à faire ce fameux premier discours pour remercier les foules et les assurer que c'en était fini des reculades et des atermoiements.

Dix années dans l'opposition, cela avait passé si vite ! C'est trop court pour établir une stratégie, surtout quand tout votre temps est occupé à décrypter et déjouer les manifestations d'amitié de vos amis politiques.

Puis il y avait eu la campagne elle-même. Cela lui avait semblé de grandes vacances après les huit années qui avaient précédé. Et maintenant, assis à l'arrière de la voiture présidentielle, il pouvait

se reposer.

- Le choix des premières décisions est d’une importance capitale !
 - conseillait le conseiller – les gens ne comprendraient pas que nous puissions hésiter à choisir notre politique !
- Tu veux me gâcher la victoire ? C’est ça que tu veux ?
- Arrêtons notre politique, le temps presse !
- Allons, laisse-moi un peu savourer...

Et il s’en donna, pendant ces jours-là ! Il en profita, de sa victoire, à croire qu’il pensait que cela pouvait ne pas durer.

Au cours des jours qui suivirent, la silhouette couronnée à contre-jour prit chair car je dus le conduire en plein jour d’un corps constitué à l’autre.

De ma place, en jetant un œil par-dessus mon épaule dans le rétroviseur, sans en avoir l’air, je pouvais sentir sur ma nuque son regard aquilin dans sa face marmoréenne pleine d’une tranquille détermination tandis que son conseiller lui débitait je ne sais plus quelle fadaise au sujet de je ne sais plus quelle ligne politique dont il ne devait pas dévier. Je peux vous assurer qu’il n’avait pas l’air d’un homme susceptible de dévier de la ligne qu’il s’était fixée.

J’ignore tout de cette ligne car je n’étais qu’un chauffeur assis au ras du bitume mais l’aigle qui survolait la nation avait l’air de savoir où il allait. Enfin, il me semble.

Là où il avait fait fort, c’est dans le choix de ses conseillers. Je ne parle pas de ceux que je transportais avec lui en voiture, des hommes de l’ombre et des couteaux dans le dos. Je parle des experts internationaux que le monde entier nous envoyait et que la campagne électorale avait mis dans la lumière. Des hommes dont la compétence m’avait convaincu d’aller voter, au moins une fois dans ma vie. Au fait, qu’étaient-ils devenus, on en entendait plus parler !

C’était juste un mois après son élection. Je conduisais le Président depuis je ne sais plus quel aéroport de province vers je

ne sais plus quelle salle des fêtes où il allait tenir un discours fondateur de son mandat.

Je crois qu'il devait s'agir de la finance et de la place qu'il allait lui assigner dans la vie de la nation et celle de mes concitoyens. Je ne dis pas que cela allait changer quoi que ce soit dans la mienne car mon cousin se remettait et il faudrait bien que je lui rende le volant un jour ou l'autre.

Comme nous roulions, je remarquais tout à coup dans mon rétroviseur, l'affolement d'une petite mèche qui semblait vouloir échapper à l'ordonnancement de la coiffure présidentielle. On aurait dit un pauvre soldat placé malgré lui en première ligne, à qui la panique fait perdre tout sens du devoir et qui se débat comme un beau diable pour prendre la poudre d'escampette.

Je vérifiai la fermeture des fenêtres pour rappeler au sens de la discipline ce courant d'air irrespectueux. Tout était fermé hermétiquement. Je me rendis compte alors que la commande d'air conditionnée arrière avait été poussée à fond : mon Président transpirait. Je pouvais voir la sueur briller sur sa lèvre supérieure.

- Les gens ne comprendraient pas que nous puissions faire un tel cadeau à ces bâtards ! – grondait le Président.
- Ce que tu vas décider ce soir c'est surtout ce que tu dois commencer par ne pas faire en premier. Tu dois bien faire attention à choisir qui tu ne dois pas mécontenter d'entrée de jeu.
- Il nous faudrait juste un peu plus de temps !
- Pour l'instant – lui chuchotait son conseiller – l'important c'est d'éviter l'hémorragie !
- Mais si je leur dis ça, ils vont me pendre au réverbère !
- Justement, ce n'est pas la peine de leur dire ! On verra après !

Dieu sait ce qui peut arriver après !

Vous allez dire que j'exagère ou que j'ai mal compris à cause du bruit de la voiture, des courants d'air etc... Ou encore qu'il s'agit d'un malentendu : en fait, il était plus probable qu'ils ne parlaient pas politique mais du chien de la famille, un bâtard, l'animal favori des enfants présidentiels, qui chiait du sang et qu'on ferait bien

d'abattre.

Peut-être ai-je mal compris. Dans mon rétroviseur, je voyais les yeux présidentiels suivre anxieusement les lampadaires, comme s'il les comptait. Pair ou impair ?

– C'est bon ! – trancha-t-il enfin – donne-moi le discours “ B ”.
Pair, de toute évidence.

Le soir même, après sa prestation où il fut acclamé, malgré quelques sifflets déplacés émis par ceux qui avaient compris la vacuité du discours, il rembarqua précipitamment dans la voiture dont je lui tenais la porte, ma casquette à la main.

- Peut-être y es-tu allé un peu fort... – murmura le conseiller
- Il ne sera pas dit que je serai le Président des promesses non tenues !
- Justement, tu leur avais promis le contraire !
- J'avais promis de dire la vérité ! cela va nous coûter... Je ne sais pas combien... Mais ça va nous coûter...

Les meetings succédaient aux meetings. Quelque temps plus tard et quelques mèches rebelles en plus, nous roulions vers je ne sais plus quelle réunion, la voiture était plongée dans l'ombre.

Soudain, la lumière d'un réverbère, peut-être celui-là même où il avait craint d'être pendu, lui éclaira fugacement le visage. Il me sembla y voir comme de la terreur alors qu'il m'avait paru si impassible en plein jour. Mais, c'était sûrement l'éclairage jaune de la lampe au sodium qui lui donnait ce teint bilieux.

- Bon, nous lançons les travaux ou pas ?
- C'est là toute la question. D'un côté il y aura des mécontents...
 - commença le Conseiller.
- ...et de l'autre aussi ! – termina le Président.
- ...on peut décider de ne rien décider tant que tous les recours n'auront pas été épuisés – conseilla le Conseiller – cela permettra de rassurer les uns et de ne pas désespérer les autres !
- Mais le problème reviendra bien tôt ou tard !

- Tôt ? Cela m'étonnerait ! Et qui sait ce qui sera arrivé d'ici-là ?
Peut-être l'opinion aura-t-elle d'autres sujets de préoccupation ?
- Souhaitons-le !

Et, de fait, l'opinion se détourna du sujet avec ce dramatique épisode des attentats suicides terroristes qui l'occupa pendant plusieurs semaines puis l'épisode guerrier qui suivit, duquel le Président sembla sortir tout ragaillardi.

Je le vis réellement, à cette occasion, reprendre sa superbe. C'est un fauve qui revenait s'asseoir sur la banquette arrière de la Peugeot.

Enfin il y eut cette réunion au sommet. La population réclamait de l'action et les décisions qui seraient prises dans les jours à venir seraient déterminantes pour l'avenir de la planète et même de la classe politique tout entière.

Nous roulions en pleine nuit entre Culmont-Chalindrey et Ramassi-ès-Forêt, sur les petites routes départementales tantôt sinueuses tantôt droites comme toutes les routes qui ne sont ni complètement l'une, ni tout à fait l'autre.

À deux kilomètres cinq cents devant nous, au milieu d'une ligne droite qui faisait suite à une longue courbe, un lapin s'était arrêté pour se chauffer les pattes et le bedon, sur le macadam de la chaussée. Rien en vue, le serpolet d'un côté, de l'autre le terrier, tout était sous contrôle.

- Laisse-t-on les compagnies pétrolières prospecter dans le bassin de l'Amazone ou prenons-nous le parti des Associations de Défense ?
- C'est dangereux comme décision ! Ils peuvent nous écraser comme un rien ! Il y a du pour, il y a du contre !

En fait, le lapin avait grignoté son repas et il était sur le retour vers son terrier quand la chaleur du macadam lui caressa les pattes. Ce confort inattendu le retint dans sa course.

Ce brutal ralentissement fit que ses réactions instinctives vinrent s'empiler dans sa pensée consciente et qu'il se mit à réfléchir : une petite redite de serpolet ou une petite saillie à la maison ? Il restait

immobile, un œil à droite, un œil à gauche, balançant entre deux décisions et s'installant dans une troisième qui consistait à continuer de balancer entre les deux, le ventre au chaud.

– Il y a des milliards en jeu ! Ils ne se laisseront pas faire !

– Nous aurons l'opinion pour nous !

– L'opinion est versatile !

Une petite redite de serpolet ? Une petite saillie vite fait dans son terrier ? Il fit deux bons vers la droite, trois bonds vers la gauche et lâcha une rafale de pétoules embaumant le serpolet. Il s'immobilisa.

Putain la prise de tête ! Le ventre au chaud contre la route, le lapin percevait les vibrations déterminées par l'approche d'un véhicule. Mais il était encore loin. Serpolet, saillie ? Il tournait en en rond sur place.

La haie extérieure du virage au bout de la ligne droite s'éclaira. Le lapin se tourna vers elle. D'excitation il sauta sur place. Mais avec la lumière, la vibration sous ses pattes grandissait et ça, ce n'était pas bon. La lumière éclata soudain au bout de la ligne droite, rejetant les bas-côtés dans l'ombre.

– Deux cent mille emplois, rien que cette année ! Ça donne un autre éclairage au problème !

– Tu parles, c'est carrément éblouissant !

– Mais ça va faire du remous ! Je sens déjà trembler la tribune de la Chambre !

Plus de serpolet et plus de terrier, rien que les vibrations qui s'amplifiaient, la lumière qui croissait et le bruit qui s'approchait. Le bruit le poussait à fuir mais la lumière et la chaleur du macadam le clouaient sur place. Puis les bas-côtés sortirent peu à peu de l'ombre et de nouveau : serpolet, terrier ? Trois bonds à gauche, deux à droite, un saut sur place.

– Alors, lobbies, Associations ?

– ...Bon, euh... Voilà ce que j'ai décidé et ce sera irrévocable !

Je dressai l'oreille, conscient d'être le témoin d'un tournant de l'histoire du monde. Et là, mes amis, ce que j'entendis était

tellement extraordinaire, tellement inattendu, que j'en quittai une seconde la route des yeux.

– Bon dieu chauffeur, le lapin !

– J'ai vu, Monsieur le Président !

Mais cet abruti de lapin avait presque gagné le bas-côté quand, saurai-je jamais pourquoi ? Il est revenu sur ses pas. Le Président avait tellement l'air d'y tenir, à ce foutu lapin.

C'est pourquoi j'ai donné ce coup de frein démoniaque qui nous a envoyé faire une jolie pirouette avec retombée dans le ravin.

Et c'est bien dommage car je suis sûr que l'opinion aurait aimé connaître l'ultime décision prise par le Président au sujet de la protection de la planète, la phrase qu'il avait eu l'intention d'affirmer à la tribune internationale et que l'on peut résumer en peu de mots, comme son testament : “ Moi, Président de la France, je le dis et l'affirme : dorénavant et jusqu'à désormais les choses seront comme d'habitude ! ”.